Pourquoi traduire le « Démon du consentement » ?

Avant-hier, hier et aujourd'hui

Sabine BOLLACK
Traductrice

1956 Ce n'est pas hier, mais avant-hier. En y réfléchissant cette année, en 2019, du point de vue d'un âge déjà avancé, j'ai pris conscience de la dynamique des blocs temporels. Nous sommes 30 ans après 89, la dictature communiste a duré 40 ans. Le surgissement de la révolte exprimée par le *Démon du consentement*, huit ans seulement après la prise du pouvoir par le parti communiste tchéco-slovaque en 1948, peut frapper aussi par sa précocité ; comme le dit Václav Havel dans la préface qu'il écrivit pour la traduction française :

> « Ce que je sais, c'est que c'est un des tout premiers livres de ce courant, sinon le premier. Tatarka l'écrivit immédiatement après le vingtième congrès du PCUS et sa publication dans la revue *Kulturný život* fut un véritable événement politique et culturel. »

Alors que ce traité se caractérise par sa précocité, sa réactivité, la médiatisation du texte en pays francophone a été tout sauf rapide. Logiquement c'est dans cette période que le livre aurait dû être traduit, pour ses qualités et aussi parce qu'il était le premier « cri de désillusion », pour reprendre l'expression de Havel, en Tchécoslovaquie. S'il ne l'a pas été, à un moment où, après la répression du soulèvement de Budapest, les intellectuels français de gauche étaient moins enclins à vénérer le Parti communiste, la raison en a été certainement le fait qu'il était slovaque. J'ai pu comparer, grâce au bulletin publié en 1980 par l'Institut d'études slaves (par Vladimir Peška et Joseph Suchy) le nombre des auteurs tchèques et slovaques traduits entre 1965 et 1980. Le nombre de livres slovaques traduits est dérisoire. Cette inégalité criante de traitement

n'avait rien à voir avec l'importance numérique des deux peuples, ni avec la qualité de la littérature slovaque. Un seul auteur contemporain (également critique du communisme) avait été traduit, Ladislav Mňačko, qui bénéficiait déjà d'une certaine célébrité, car il avait été traduit en allemand et avait émigré en Israël.

La France était donc fermée à l'expression slovaque avant 1980. Pourtant la personnalité de Tatarka avait été présentée au public français dans un livre paru en 1970, *Trois générations. Entretiens sur le phénomène culturel tchécoslovaque* par Antonin Liehm, avec des dessins d'Adolf Hofmeister et une préface de Jean-Paul Sartre. Il faut ajouter qu'il existait une traduction de Mythia Kolesar du *Démon du consentement*. Elle datait de 1967, mais n'avait pu paraître, ce qui confirme le manque d'intérêt des éditeurs. Dominik Tatarka m'en a parlé, ainsi que sa femme, mais ils ne me l'ont pas montrée, disant qu'ils ne l'avaient pas.

Une belle traduction du conte fantastique *Figura*, qui ne devait paraître qu'en 1995 dans le numéro du *Croquant* consacré à la littérature slovaque et a été reprise dans la réédition du texte aux éditions EOE, a survécu comme témoin de cette entreprise.

Les traductions d'hier, ce seraient donc celles des années 80, *Le Démon du consentement* paru en 1986, *Figura* en 1995, et quelques autres extraits publiés dans des revues : des fragments de *Sám proti noci* sous le titre de « Chanson du brigand sur un brin d'herbe » dans *La Lettre internationale* en hiver 1987, une interview donnée à Karel Bartošek dans *La nouvelle alternative*, tandis que les années 90 et 2000 ont vu paraître plusieurs autres textes en traduction française, notamment *Une saison à Paris* en 1993 et le recueil de textes et d'articles paru en 2006 sous le titre *Dominik Tatarka, un écrivain en dissidence* et édité par Peter Brabenec. Aujourd'hui est plus ouvert sur la littérature slovaque.

Pour revenir à l'histoire de cette traduction, j'ai enseigné le français à Bratislava en tant que lectrice. Au tout début de cette période, j'ai rencontré à Prague Karel Bartošek, historien dissident et exclu de l'université ainsi que sa femme Suzanne. Celle-ci, historienne-géographe, enseignait au lycée français et était très accueillante, tandis que j'étais encore assez esseulée, lors de mon arrivée en Tchécoslovaquie. Ce sont eux qui m'ont encouragée à rendre visite à Dominik Tatarka. Bernard Noël leur avait fait un compte rendu enthousiaste de sa récente visite. Le contact avait également passé par eux.

Je suis allée le voir après lui avoir téléphoné. Ce n'était pas très compliqué, en tout cas je ne peux pas me rappeler avoir rencontré les difficultés dont Noël parle dans sa *Rencontre avec Tatarka* pour arriver jusqu'à sa maison. Il habitait le quartier de Slavín, colline aérée qui surplombe la ville, qu'on pourrait qualifier de résidentielle, à quelques maisons par exemple de celle d'Alexander Dubček, mais la maison était toute simple et le jardin était modeste aussi.

Le chemin était aisé, par contre, lorsqu'après ma visite je suis arrivée au centre-ville où j'avais rendez-vous dans un restaurant, j'ai été honorée d'un contrôle d'identité, très poli, mais il fallait comprendre que j'étais désormais repérée.

Published in : JAMBOROVÁ LEMAY, Diana ; BÁTOROVÁ, Mária (dir.), *Dominik Tatarka hier et aujourd'hui (Paris 1939-2019)*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003775, doi : 10.17184/eac.9782813003775

La police pléthorique avait manifestement du temps à perdre. Je n'ai pas vraiment été inquiète pour moi, me sentant sans doute protégée par mon statut de Française, et surtout assez inconsciente pour ne pas vraiment calculer les conséquences de mes actes. Je n'aurais pas aimé ne pas aller voir quelqu'un sous prétexte qu'il était persécuté. C'était contre ma religion, mais je ne critique pas systématiquement les personnes prudentes et réfléchies.

Je ne peux évoquer en quelques mots toute une relation qui s'est prolongée sur les trois années qu'a duré mon lectorat. Bernard Noël a bien décrit dans *La rencontre avec Tatarka* la profonde impression que celui-ci a produite sur lui. Il a retracé leurs conversations, et l'a mieux fait que je ne pourrais le faire, car mes impressions ont été diluées sur plus de temps. J'ai retrouvé aussi beaucoup de ces conversations dans *Navraváčky*, livre d'entretiens édité par son interlocutrice, Eva Štolbová, dans lequel Dominik Tatarka développe plus abondamment les sujets qui l'occupaient ou l'obsédaient[1].

Dès la première rencontre, j'ai apprécié sa personnalité que je définirais à ce stade comme l'intensité de son intérêt pour autrui et la vivacité de sa conversation, ainsi que le lieu, deux petites pièces où il avait son lit, sa bibliothèque, son bureau et un coin pour recevoir, caractérisé par une certaine austérité et une pauvreté certaine, mais où l'on ne pouvait pas ne pas voir le balcon qui donnait sur la ville, le portrait photographique de sa mère ainsi qu'un tableau assez grand, une marine d'un artiste yougoslave (on employait encore ce mot). J'ai été frappée par le nom de son chien, Nox, et Dominik Tatarka m'a dit qu'il avait été inspiré par un titre du poète Ivan Krasko, *Nox et solitudo*. C'était déjà la nuit de novembre dans l'escalier obscur, et j'étais très impressionnée.

Il m'a aussi parlé de judaïsme, peut-être parce que je lui avais dit que j'étais allée en Israël cette année-là. Il m'a dit que ses amis juifs l'avaient convié à faire le dixième/le minyan pour un office religieux. Bernard Noël a également noté ce thème récurrent : « la situation du juif se répète, s'applique à notre peuple qui doit vivre dans un ghetto ». Il m'a dit aussi que Jean-Paul Sartre devenu âgé avait l'air d'un rabbin. Ce thème rejoignait ses réflexions récurrentes, pour ne pas dire obsédantes, qui tournaient autour de l'idée de nation ou de peuple.

J'ai tout de suite trouvé que c'était une rencontre passionnante, et par la suite, cela s'est avéré être une chance pour moi.

C'est Dominik Tatarka qui m'a fait rencontrer Michaela Jurovská, traductrice et critique littéraire, qui m'a ouvert des fenêtres sur la littérature slovaque et même française, ainsi que sur la peinture. Ensuite j'ai rencontré chez lui Juraj Špitzer et Albert Marenčin, qui travaillait à la Galerie nationale. J'ai eu la chance de découvrir des artistes qui faisaient partie de l'univers de Dominik Tatarka, le cercle de Galanda essentiellement. Vladimír Kompánek, Mária Kompaníková, Milan Pašteka, Andrej Rudavský, Ervin Semian dont il m'a offert un livre de dessins, Zuzana Bartošová. (Le « namedroping » est en soi à éviter, car il ne peut être exhaustif). C'était une ouverture passionnante sur la culture slovaque de la génération des années 1940 à

[1] Voir dans ce volume l'article de Mateusz Chmurski.

Published in : JAMBOROVÁ LEMAY, Diana ; BÁTOROVÁ, Mária (dir.), *Dominik Tatarka hier et aujourd'hui (Paris 1939-2019)*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003775, doi : 10.17184/eac.9782813003775

1980 et sur l'art moderne. Comme on sait, il est plus facile de passer par l'art visuel que par la lecture, surtout quand on ne connaît pas la langue. J'enseignais le français et n'ai appris le slovaque qu'à partir de ma deuxième année. À cette époque, j'avais entrepris un travail sur Max Brod et Kafka et je consacrais une partie de mon temps libre à faire des lectures et des fiches qui n'ont pas abouti. Je le regrette bien sûr.

Je me souviens d'avoir fait lire à Dominik le livre de Deleuze et Guattari sur Kafka (je cite ce souvenir parmi d'autres, car Mária Bátorová en parle), *Kafka, pour une littérature mineure*, et qu'il a rejeté avec une certaine véhémence la thèse des auteurs sur la littérature mineure (dans l'idée de valoriser le concept de minorité, les auteurs comparaient l'usage de l'allemand par Kafka à celui que les noirs américains peuvent faire de l'anglais) et reprenaient l'analyse de Klaus Wagenbach d'une langue déterritorialisée, dite « allemand de papier ». Tatarka n'admettait pas que l'allemand n'ait pas été la vraie langue de Franz Kafka.

Ma relation avec Dominik Tatarka est évoquée par Peter Zajac dans sa préface, mais plusieurs de ses informations sont inexactes. Je cite :

> « Fille de Jean Bollack, important philologue classique et ami du poète Paul Celan, Jean Bollack a travaillé sur la poésie de Celan et a écrit un livre sur sa poésie, *Poetik der Fremdhait*, qui est sorti en allemand en 2003, dans une traduction du français. Jean Bollack connaissait Peter Szondi… Ce dernier a rendu visite à Celan à Paris pour la première fois le 8 avril 1959 et lui a fait connaître Bollack. C'est ainsi qu'est née une longue amitié… La correspondance entre Bollack, Szondi et Celan en témoigne…
>
> …Dominik Tatarka connaissait Sabine Bollack personnellement au temps où elle était lectrice à Bratislava de 1981 à 1984. Ils se rencontraient, parlaient ensemble, discutaient… C'est ainsi qu'entre Celan, Tatarka et Sabine Bollack il y a une sorte de réseau dans le sens des affinités électives de Goethe que le philosophe tchèque Miroslav Petříček a appelé une résonance. »

En fait, je n'étais pas familière de ces sujets, et n'ai pu réellement en parler et je pense de plus que l'ouverture de Dominik Tatarka sur la culture allemande était assez réduite. Il était plutôt tributaire des livres et des auteurs francophones. Je suis sûre que Celan et Szondi étaient inconnus de lui. Il était très cultivé. Je pense par exemple qu'il connaissait déjà Deleuze et Guattari avant que je lui montre ce livre-là, ce qui n'était pas si simple dans la Tchécoslovaquie d'après 1968. Zajac a raison de dire qu'il connaissait Roland Barthes et que nous avons pu parler de tel texte de cet auteur. Pour revenir à l'information de Peter Zajac, il y avait évidemment un jeu de leurre avec la police. Celle-ci faisait subir à Dominik de pénibles interrogatoires, qui pouvaient durer des heures, et il pouvait répondre ce qu'il voulait. Il pouvait aussi faire état de ces réponses, sans doute au second degré. Des amis auraient pu dire des choses aussi sur lui et sur nous à la police. Une relation réelle entre deux personnes pouvait finir par être déformée de manière absurde. Les policiers pouvaient aussi chercher à influencer la personne qu'ils interrogeaient par de fausses informations et créer ainsi

Published in : JAMBOROVÁ LEMAY, Diana ; BÁTOROVÁ, Mária (dir.), *Dominik Tatarka hier et aujourd'hui (Paris 1939-2019)*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003775, doi : 10.17184/eac.9782813003775

de la zizanie entre les gens. Je pense que sur ce point, lorsqu'il parle de ma relation avec Tatarka, Peter Zajac aurait dû me consulter.

C'est la troisième (et dernière) année de mon séjour que j'ai envisagé de traduire un texte de Dominik Tatarka et le choix du *Démon súhlasu* a paru évident. C'était le livre qui avait eu le plus de retentissement. J'y ai travaillé avec beaucoup de plaisir, et j'ai pu avoir des séances de consultation avec Michaela Jurovská, j'ai posé aussi des questions à l'auteur, mais moins. Ensuite à Paris, j'ai demandé à Peter Brabenec de me relire – c'était peut-être encore une liste de questions. J'ai beaucoup travaillé ma traduction, car comme il était difficile de la publier, je voulais vraiment qu'elle soit parfaite.

Parmi les problèmes majeurs de cette traduction, je peux citer :

Les intraduisibles qui figurent peut-être dans le dictionnaire philosophique des intraduisibles de Barbara Cassin. Ils m'ont donné du fil à retordre, quand j'ai retravaillé le texte en 2018. J'ai eu plus de temps pour y réfléchir. Je retiens le mot « homme », človek, qui veut dire « humain » comme *Mensch* en allemand. Le mot *charakter*, qui n'a pas les mêmes acceptions en slovaque qu'en français. Un « caractère » en slovaque est une personne bien, et non quelqu'un qui a « du caractère », mais ce sens existe aussi. Ce sont des difficultés insoupçonnées au départ, mais qui pourraient vous arrêter net. Il y a des passages vraiment difficiles à rendre. Les noms propres jouent aussi un rôle dans ce « traité fantastique », et la traduction perd l'inscription du récit dans le folklore ou la littérature populaire. Mais traduire ces noms est presque toujours mission impossible, car on en perdrait les connotations. Il en va de même pour les emprunts à la « civilisation pastorale » slovaque, tels *honelník* et *bača* (le berger en chef et son journalier) créant un effet de décalage humoristique avec l'univers des apparatchiks.

Et bien sûr tout au long du texte la parodie de la phraséologie politique de l'époque, qu'il s'agisse des institutions comme l'Exécutif élu, les Comités centraux et municipaux, très vivante dans toute l'Europe de ces années mais qui s'apparente aujourd'hui davantage à la science-fiction.

Dans les années 80, ce texte avait encore une certaine actualité, mais malgré le livre de Liehm et de Goldstücker, l'auteur n'était pas connu et la spécificité d'une voix slovaque n'intéressait personne. Je me suis adressée à Václav Havel, à qui j'avais rendu visite avec Dominik Tatarka, pour lui demander une préface, ce qui a beaucoup facilité les choses. Il l'a fait très volontiers et très vite. J'ai également consulté Milan Kundera pour des idées d'éditeur et il était très désireux de m'aider par estime pour Dominik Tatarka. Finalement, c'est Bernard Noël qui a trouvé un éditeur belge, Michel Bourdain, pour publier sous une forme séparée *La rencontre avec Tatarka* et *le Démon du consentement*.

Pour finir, j'évoquerai quelques thèmes qui m'ont émue dans le livre. L'auteur s'y exprime dans un langage lyrique, poétique et véhément, auquel je comprends que je me sois identifiée. La désillusion n'est pas seulement intellectuelle, mais c'est une frustration des exigences du corps. Je citerai l'épisode des violettes qui ne sentent plus rien, ou le moment où les acharnés de la discussion ne remarquent plus rien de la beauté du monde qui les entoure.

Published in : JAMBOROVÁ LEMAY, Diana ; BÁTOROVÁ, Mária (dir.), *Dominik Tatarka hier et aujourd'hui (Paris 1939-2019)*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003775, doi : 10.17184/eac.9782813003775

Václav Havel va plus loin et parle de cri. M. Chmurski dans sa préface dit aussi : « L'écrivain perdit progressivement la foi dans les discours, dans tout discours…Il se tourna vers sa raison paysanne, comme il aimait à le dire, vers le corps, l'amour charnel vers la communion quotidienne des êtres au pied des Tatras ou partout ailleurs ».

Aujourd'hui même, je l'ai relu de près avec une certaine appréhension, et je me suis surprise à le trouver très prenant. L'émotion intense qui le traverse transcende le caractère parfois verbeux, qui se justifie si on considère qu'il s'agit d'une parodie de la discussion à la socialiste qui fait l'objet du roman. La parodie de ce langage verbeux devait être plus drôle à l'époque et a un peu vieilli.

L'autre aspect qui m'a paru très moderne dans le débat intellectuel d'aujourd'hui, c'est l'aspect social. Le « je » du Démon n'est pas celui d'un bourgeois ou d'un intellectuel brimé par la bureaucratie communiste, c'est un fils de paysan qui a conscience de s'être fait flouer, blouser. De même que l'ouvrier agricole résistant au fascisme a été transformé en marionnette par un arriviste, de même le narrateur comprend qu'on a voulu lui faire miroiter la possession du pouvoir « comme Ève quand elle a goûté à la pomme » et que les classes populaires ont été spoliées.

La référence biblique à la pomme d'Ève pourrait paraître féministe, ce qui n'était sans doute pas dans l'intention de l'auteur. Elle contribue surtout à donner une profondeur à ce passage sur le « goût du pouvoir ».

Un autre aspect du livre qui me semble intéressante dans le débat actuel, c'est l'idée de résilience des peuples. Le peuple, ce ne sont pas seulement les opprimés du système, mais la tribu slovaque pourrait-on dire en citant une des dernières phrases : « La vérité ne peut être qu'en accord avec le progrès, le développement des hommes, des peuples, même des plus petits. » Pour conclure, je dirais que c'est une personnalité, une pensée et une voix qui m'ont accompagnée et continuent à m'inspirer.

Published in : JAMBOROVÁ LEMAY, Diana ; BÁTOROVÁ, Mária (dir.), *Dominik Tatarka hier et aujourd'hui (Paris 1939-2019)*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003775, doi : 10.17184/eac.9782813003775